

qui, sans doute, forment un échelon du côté de la Grande Veta.

Au retour du glacier, — je persiste à croire que c'en était un, — un pont de neige nous servit à franchir le Gualnon. Le guide qui nous fit tenter cette aventure fut bien téméraire, car, descendus au niveau de la rivière, en amont du pont naturel, nous pûmes voir d'en dessous, à travers la voûte transparente, les empreintes qui figuraient nos traces. Il est bien évident que la voûte ne présentait pas à cet endroit plus de 15 centimètres d'épaisseur; ce fut là pourtant que nous passâmes, hommes et mulets. Sur les rives, la voûte mesure jusqu'à 3 mètres d'épaisseur.

Nous avions remarqué dans les herbages que nous avions parcourus, des gentianes bleues, des renoncules blanches et jaunes, et les corolles pourprées de l'*armeria splendens*, de la famille des plombaginacées. A une hauteur de 1,970 mètres, nous avons même vu des plants de tabac.

Le glacier paraît très élevé, si on le compare à ceux des Alpes, puisque sa base est à une altitude de 2,900 mètres. L'étendue, cependant, en est très médiocre, car son talus recouvert de neige n'a guère plus de 100 mètres de longueur, dans le sens le plus développé de sa pente. Toutefois, — et ceci augmente notablement sa surface, — il faut joindre à ces dimensions celles des lits de neige qui recouvrent les parois du cirque, comme celles des échelons supérieurs. Transversalement et longitudinalement, il est labouré de crevasses multicolores. Bien que pour son ampleur, on ne puisse le comparer aux glaciers des Alpes, le charme de ses alentours, la variété de sa végétation le rendent plus pittoresque que ces derniers; enfin, c'est le glacier le plus méridional de l'Europe. Les parois de son cirque présentent des hauteurs de plus de 500 mètres, du côté du Picacho, et de plus de 300 sur les autres points de l'amphithéâtre dont on a relevé les mesures.

Il est probable que ce glacier n'est que le vestige d'un autre, bien plus considérable, qui, durant la période quaternaire, a donné lieu à la formation des grandes agglomérations pierreuses du Cerro del Sol et des collines de l'Alhambra.

Pour les amateurs de botanique, citons les plantes que Willkomm désigne comme étant particulières au glacier. Ce sont : l'*arabis Boryi*, le *lepidium stylatum*, l'*arabis alpina*, la *draba frigida*, la *cardamine resedifolia*, le *holcus caespitosus*, l'*agrostis nevadensis*, la *festuca Clementei*, la *Poa laxa*, la *saxifraga nevadensis*, le *sedum rivulare*, la *saxifraga stellaris*, la *linaria glacialis*, la *linaria glareosa*, l'*artemisia granatensis*, la *polentilla nevadensis*, le *lotus glareosus*, la *Jasione amethystina*, le *meum nevadense*, etc.

Dans son ouvrage sur les montagnes de Grenade, le plus intéressant que je connaisse en cette matière, Willkomm a donné un résumé de la flore du Picacho; on le trouve en note du chapitre relatif au Corral de Veleta.

A 2 heures, nous retournâmes à la ferme de l'Estrella, et je faillis

rouler dans le ravin, à deux pas de la ferme, à un endroit où le sentier est des plus aisés, et cela par le seul fait de la maladresse des muletiers.

A 3 heures 45, nous allâmes prendre quelques vues. On ne saurait croire quelle illusion d'optique produit ici l'aspect des montagnes et des neiges. Il semble que la ferme est au pied même du Picacho, et elle en est éloignée de plus de cinq kilomètres.

14 août. — A la ferme, où nous passâmes deux nuits, nous fûmes aussi bien hébergés qu'on peut l'être en ces régions inhospitalières. On ne nous demanda que 15 réaux, pour nous et nos guides. A Güejar-Sierra, nous ne fûmes pas moins bien accueillis, et il fallut nous mettre en colère pour faire accepter quelque argent à la bonne femme qui tenait l'hôtellerie. A Pitres, en revanche, on rançonna Bertuchi qui y était seul : il dut payer 42 réaux, pour sa chambre, et se procurer ailleurs des poulets, du sucre, du sel, etc. Il n'y avait pas de vivres à l'auberge. Ces indications peuvent n'être pas inutiles.

Partis de la ferme de l'Estrella à 4 heures 20 du matin, par une température de 23°, nous suivions la rive gauche du Génil. A 4 heures 10, nous traversions la rivière non loin du Val-d'Enfer, à quelque distance des bâtiments de la mine de la Justice, et nous montions rapidement à travers la lande du Calvaire, d'où l'on peut contempler la vallée du Génil, jusqu'aux hauteurs de Quentar qui l'entourent. En perspective fuyante, on voit de là le Gualnon et les monts de Mulhacen, d'Alcazaba, du Jeu-de-Boules, etc.

A 5 heures 30, nous passâmes devant la ferme de la colline du Calvaire, où se trouve une belle cascade.

A 6 heures 10, nous atteignons la Majada de los Asencios (*Bergerie des Absinthes*), 2,158 mètres.

A 7 heures 50, descendus de nos montures, nous nous disposâmes à escalader le mont du Calvaire, pour y prendre un croquis de la splendide vue dont on y jouit. En route, nous croisons un chasseur emportant à dos de mulet un magnifique chamois de huit ans, découpé en quartiers.

Du mont du Calvaire, on voit se développer en amphithéâtre, partant du point même où nous sommes : 1° la roche du Corbeau ; 2° la colline de Vacarès ; 3° le mont de Vacarès ; 4° l'Alcazaba, d'où jaillit le torrent de Vacarès ; 5° le Mulhacen, où le Valdecasillas prend sa source ; 6° le Jeu-de-Boules ; 7° les cascates du lac Long, qui aboutissent au Val-d'Enfer, d'où l'on prétend que le Génil tire ses premières eaux ; 8° le mont des Machos ; 9° le Picacho de Veleta et le Corral ; 10° la roche et le coteau de San-Francisco ; 11° les ombrages de Güejar.

Nous montâmes ensuite au col de Vacarès, en franchissant les divers amas de neige du Calvaire et du Corbeau. A 8 heures 35, nous étions au col, en face de toutes les montagnes que nous venons de nommer, une seule exceptée : celle de Mulhacen, dont l'Alcazaba nous dérobait la vue.

De l'autre côté du col, on voit le lac de Vacarès, un des affluents du Trevelez. Ce lac ne serait donc pas la source du Génil, comme on le croit communément, et il suffit de considérer dans mon plan topographique les mouvements de terrain qui se rapportent à ce point, pour être convaincu de ce que j'avance.

Par l'échappée de la vallée du Génil apparaissent Güejar, la plaine cultivée de Grenade et le même vaste horizon de montagnés qu'on voit du haut du Picacho. L'altitude, au col de Vacarès, est de 3,070 mètres. Entre la Contraviesa et la Sierra de Gador, vers le sud-est, on aperçoit la mer.

A 10 heures, nous descendîmes vers le lac, pour le visiter. La forme en est ellipsoïdale; il mesure 100 mètres dans son plus grand axe. Du côté de l'ombre, un amas de neige s'avance au-dessus du lac et s'y égoutte. On dit cette masse d'eau très profonde: ce qui me fait croire le contraire, c'est que toute la partie accessible de la rive présente une légère déclivité. Tandis que nous déjeunions au bord du lac, quelques agneaux vinrent s'y désaltérer. A cet endroit, un écho double se fait entendre, qui, sans doute, a donné lieu à toutes les fables ayant cours au sujet de ce lac de Vacarès. A 11 heures 30, nous remettions en route. Le thermomètre, au soleil, marquait 25°.

Laissant à notre gauche le mont Corbeau, le Cerro Pelado, le torrent de Puerto-Jerez, la rivière et la montagne de las Albaradas, nous avons maintenant à notre droite le mont de Vacares et la roche de Puga (qu'il ne faut pas confondre avec celle des Bazars de Veleta). Nous traversons une large vallée, celle des deux Juntillas, qui s'y unissent pour former un affluent du Trevelez. Ces deux cours d'eau s'écoulent et sautillent en cascades nombreuses, sans que la végétation ambiante en soit plus riche; on ne voit tout autour ni arbres, ni arbustes. A 1 heure, nous étions au Horcajo de Trevelez, près la rivière de Puerto-Jerez. Tous les torrents que nous venons de nommer se jettent dans la rivière de Trevelez. Le Juntillas, ou, pour mieux dire, le Vacares prend sa source derrière l'Alcazaba, en un vaste amas de neige assez semblable au Corral de Veleta que l'on distingue très bien de ce point du Horcajo.

Nous traversâmes de nombreux canaux d'irrigation, parfaitement tracés, par le moyen desquels on utilise ici les eaux de tous ces torrents pour la culture des seigles, à des hauteurs qui atteignent 2,600 mètres. Nous franchîmes également le ravin du Mort, où plus d'un piéton a péri dans la tourmente, étouffé et gelé, en montant de Trevelez à Jerez.

A 1 heure 30, nous rencontrons d'autres sources jaillissant en cascades (altitude: 2,500^m). A 2 heures 5, nous contemplons les chutes de Puerto Jerez, qui rappellent les plus belles cascades de Bagnères-de-Luchon, dans les Pyrénées. Nous faisons ici une longue station, pour jouir du spectacle avant de descendre vers le Marquesado. Notre attention y

est attirée par un lombric que les gens du pays nomment *del Pelado* (*ver du tondu*) et qu'on m'assure être employé en pharmacie. J'ignore à quelle espèce appartient cet annélide.

A 2 heures 40, nous arrivions en face du Picon de Jerez (3,080^m), couvert de grandes masses de neige. La vue, de ce point, est très belle. On distingue nettement vers le nord les riantes cultures qui touchent aux villages du Marquesado, et, dans le lointain, derrière la plaine de Cadix, la Sierra de Cazorla et les monts de Jaen; vers l'est, les premiers plans de la vallée d'Almeria et la Sierra de Filabres, d'où se détache le pic de Tetica (2,080^m), qui, avec celui de Mulhacen, a servi, de notre côté, à une opération géodésique ayant pour objet de mettre en rapport de triangulation l'Afrique et l'Europe. On voit aussi le massif du Jabalcon (1,498^m) au milieu de la steppe de Baza, et, plus loin, la Sierra-Sagra (2,400^m) et la Sierra de Segura.

De ce côté, comme vers l'est, la Sierra offre des déclivités très douces et de vastes plateaux.

A 2 heures 45, nous étions sur la ligne de partage d'où s'épanchent les cours d'eau qui vont se mêler à la rivière de Cadix. Descendant alors par la colline qui sépare du Marquesado les deux bras de la rivière de Jerez, nous nous trouvâmes en vue de la plaine cultivée de Jerez, fort étroite, mais des plus riches. Nous entrions au village à 3 heures 45. L'altitude à cet endroit est de 1,350 mètres. Malgré les fatigues d'une longue marche, nous voulûmes poursuivre jusqu'à Cadix. Tout alla bien jusqu'à Albuño, mais là, l'obscurité de la nuit nous fit perdre notre route. Il nous fallut consulter le baromètre et nous orienter sur l'étoile polaire pour retrouver le droit chemin.

Ainsi se termina notre première excursion à la Sierra-Nevada.

LUIS DE RUTE.

A UNE CHÈRE MÉMOIRE

(LUIS DE RUTE)

Nous connaissions les grandes qualités d'âme et d'esprit de notre regretté don Luis de Rute.

Nous savions quelles sympathies profondes engendrait sa fréquentation, et quelles espérances étaient fondées sur lui.

Chez tous les hommes politiques étrangers avec lesquels il avait été en contact, nous avons été maintes fois à même de remarquer quel respect, quelle considération ils avaient pour lui, cependant un tout jeune homme à côté d'eux.

C'est qu'en effet, dans les obscurités de cette fin de siècle, au milieu des graves conjonctures et des heurts inévitables dont l'Europe paraît menacée, et qui dépasseront peut-être en tragique tout ce qu'on a vu jusqu'à ce jour, tous semblaient convaincus que M. de Rute était marqué pour un grand rôle et que, par son caractère élevé et chevaleresque, par son grand esprit de justice, il saurait mettre l'Espagne du côté de la civilisation et des éternels principes de l'humanité.

Aussi nous attendions-nous à la douleur immense dont sa perte a accablé ceux qui l'ont intimement connu. Mais nous n'aurions jamais pensé que la douleur chez tous égalerait presque la nôtre, à nous qui le pratiquions depuis tant d'années, à nous qui avons pu constater son patriotisme ardent, sa fidélité à l'idée de l'hégémonie des races latines, et qui savions combien il avait encore plus de talent, de génie, de grandeur et d'avenir qu'on ne lui en attribuait, c'est-à-dire que sa modestie n'en laissait voir aux regards les plus pénétrants.

Il a fallu sa mort pour que nous pussions nous rendre compte de l'estime, de l'affection, de la foi même que l'on éprouvait pour lui, non seulement en Espagne et en France, à qui il tenait par sa femme, mais dans toute l'Europe, mais en Amérique.

Des témoignages sans nombre nous en parviennent tous les jours de toutes les parties du monde, émanant des hommes politiques les plus considérables; des journaux dont les directeurs, ayant eu à suivre la carrière politique de don Luis de Rute, sont mieux à même de sentir tout le vide que sa mort a causé; de tous ceux, en un mot, qui ont eu l'occasion de le voir, ne fût-ce qu'une fois, car il suffisait de le voir une fois pour l'aimer et pour apprécier toute sa valeur.

Il nous serait impossible de reproduire ici toutes les lettres et tous les articles qui ont été provoqués par la disparition inattendue de notre aimé et cher collaborateur.

Nous ne voulons pas, du reste, nous arrêter aux pages éloquentes qui ont déjà vu le jour dans la presse française et anglaise, et dont l'objet a été, surtout, de consoler l'inconsolable veuve. Séverine dans le *Gil Blas*, M^{me} Crawford, à Londres, dans le *Truth*, ont écrit des pages retentissantes qui sont dans toutes les mémoires. Nous ne les répéterons donc pas. De toutes les lettres envoyées, de tous les articles parus, nous avons pris absolument au hasard un peu dans chaque pays de quoi remplir quelques feuilles de la *Nouvelle Revue Internationale*.

En attendant qu'on lui ait élevé avec le marbre ou le bronze un monument digne

de lui, ce sera un dernier et pieux hommage que nous rendrons à don Luis de Rute. Nos lecteurs y verront combien il est universellement regretté. Nous donnons à cette réunion d'articles le titre même des pages éloquentes que la grande femme de lettres espagnole, qui n'a à l'époque actuelle d'équivalent dans aucun pays, Emilia Pardo Bazan avait donné dans le *Liberal* à son hommage posthume à Rute : *Une chère mémoire*.

LA RÉDACTION.

El Defensor de Grenada, 7 avril 1889 :

Hier a succombé, victime d'une rapide maladie, le député aux Cortès pour Velez-Malaga, don Luis de Rute, qui, durant son court passage parmi nous, fut l'objet de la sympathie universelle et de l'affection du peuple grenadin. A son intelligence hors ligne, à son savoir reconnu, à ses facultés diverses jointes à un jugement qui faisait loi, Luis de Rute unissait à un rare degré ce que nous appelons le *don des gens*, c'est-à-dire celui de se faire aimer, à première vue, de tous ceux qui l'approchaient quelles que pussent être même les différences d'opinion.

Né à Malaga le 14 septembre 1844, sous ce soleil ardent qui semble entretenir dans une combustion constante l'esprit et le corps de l'Andalousie, il conquit en 1860 son grade de bachelier et mit en 1866 le sceau à sa réputation comme ingénieur (il était sorti avec le n° 1 de l'École des Ponts et Chaussées), en accomplissant des travaux qui rappellent ses séjours à Madrid, à Malaga, à Milan et à Bologne. Bien que ce fût la carrière professionnelle de Luis de Rute et qu'il y eût fait des débuts brillants, ses inclinations politiques, ses relations avec les hommes les plus éminents de son pays et de l'étranger l'appelaient à d'autres destinées.

Orateur de premier ordre et savant parmi les savants, il déploya à la tribune et dans le journalisme des facultés exceptionnelles. Dans les meetings, dans les salles de l'Université, dans la *Revista de España* et des *Obras públicas*, il se révèle polémiste merveilleux, mathématicien consommé, écrivain de race, sensé, étincelant, vif, élégant, châtié.

La révolution de Septembre, qui rompit avec les anciens usages et rendit la tribune et la presse inviolables, ouvrit à M. de Rute les voies telles qu'il les désirait. Son esprit actif réclamait l'aliment que cette laborieuse transformation des anciens pouvoirs offrait à la jeunesse studieuse. Il conquit une place à part dans le Parlement et défendit ardemment les doctrines libérales, se créant dans de courtes campagnes un nom envié et une réputation assise sur de solides bases.

Lorsque les Cortès de 1872 furent dispersées avant d'avoir été entendues, comme le dit l'insigne Ayala, au moment où le pays fut bouleversé par les divisions du parti progressiste, où les chefs révolutionnaires se lancèrent dans des luttes cruelles, où le frein des libertés fut brisé, M. de Rute occupa le poste d'honneur dans cette crise suprême annonçant la catastrophe du 11 février 1873.

Les Sagasta, les Ulloa, les Rios-Rosas, les Rodrigo, les Balaguer trouvèrent dans le jeune et ardent député un auxiliaire expert et discret qui, s'il ne leur donnait pas les conseils autorisés que l'expérience seule peut dicter, leur offrait en échange le stimulant exemple d'un dévouement et d'une abnégation sans précédent, en sacrifiant son avenir sur les autels profanés de la patrie.

C'est alors que M. de Rute donna une preuve de la justesse de son jugement politique, le gouvernement étant tombé sous le coup d'une entente des minorités coalisées, qui lancèrent contre lui une accusation absurde à propos de deux millions qu'on l'accusait d'avoir détournés.

Le parti qui avait foi en ses chefs, et était convaincu de leur absolue moralité, s'en fit solidaire. Les majorités du Sénat et du Congrès, réunies dans les salons du Cercle constitutionnel, traitèrent longuement la question.

La discussion était vive, l'atmosphère s'échauffait, la voix de la passion dominait. M. de Rute prit la parole alors : il parla longuement, prit une à une toutes les objections, toutes les accusations, les examina, les réduisit à néant ; l'auditoire se calma comme par enchantement au gré de cette éloquence chaude et vibranté.

Il indiqua l'unique chemin à suivre dans ces circonstances hasardeuses, et il obtint que sa proposition, véritable modèle d'habileté, de tact et de raison, triomphât à l'unanimité. Une commission présidée par Rios-Rosas apporta à M. Sagasta le résultat de la bataille livrée et gagnée par M. de Rute, c'est-à-dire l'expression du sentiment des majorités, qui partagèrent joyeusement avec lui la gloire et la responsabilité de tous les actes politiques et administratifs.

Ce triomphe, d'autres encore remportés dans des missions réservées, et la rédaction de documents qui firent une sensation profonde dans le pays, noble tâche qu'il partagea avec Nunez de Arce et Navarro Rodrigo, affirmèrent le prestige de M. de Rute et lui valurent l'amitié des hommes les plus illustres de son parti. D'accord avec Olozaga et d'autres hommes éminents, il travailla en 1873 pour constituer une situation d'ordre.

Quand, en 1874, le gouvernement tomba, M. de Rute publia une balance de l'œuvre du parti libéral sous le titre de *Souvenirs d'une année*, qui est le résumé historique le plus complet des derniers mois de la révolution.

Il ne se prévalut pas, comme tant d'autres n'eussent pas manqué de le faire, de tous ses titres pour forcer les portes du pouvoir. Soldat de l'armée libérale, il lutta tant qu'il y eut des ennemis à combattre et se retira sous sa tente quand elle fut vaincue. Ce fut lui qui provoqua la réunion de son parti au cirque du prince Alphonse, le 5 novembre 1875, par une convocation dont il rédigea les termes et qui amena au pouvoir le parti constitutionnel.

Lors de la Restauration, M. de Rute rentra au Parlement ; il pro-

nonça ce magnifique discours, digne du plus fougueux tribun, contre M. Elduayen, qui, méconnaissant les privilèges des députés, avait fait naître une querelle lamentable avec la minorité constitutionnelle. Sa voix tonna pour la défense des professeurs brutalement chassés des Universités. Il combattit la loi sur l'instruction publique du comte de Toreno, énonça le programme du parti dans lequel il combattait, remportant ainsi une victoire que n'oublieront jamais ceux qui veulent la chaire libre, la toge respectée, l'éducateur indépendant. On peut dire que M. de Rute a formulé tout le programme de l'instruction et des œuvres publiques que développe lentement le parti libéral. M. Jules Simon, à cette époque, lui écrivit pour lui exprimer l'impression profonde qu'il avait ressentie en lisant son discours.

Les études historiques, que M. de Rute affectionnait particulièrement, lui ouvrirent un immense horizon.

La *Mañana* publia une série d'articles remarquables sur l'époque de Louis-Philippe et le commencement du règne d'Alphonse XII. La peinture des personnages, le parallèle établi entre eux, le style délicat et châtié, la finesse des critiques attirèrent et captivèrent l'attention du public. Elle resta fidèle à l'auteur, et son étude sur la *Constitution* et la *Vie politique en Suisse* fit grand bruit. L'arrivée au pouvoir du parti fusionniste fixa l'avenir de M. de Rute. Mais lui, l'écrivain prestigieux, le propagateur infatigable, l'orateur militant de la gauche, donna un exemple bien rarement imité. Il accepta une charge analogue à celle qu'il remplissait avant ses campagnes parlementaires, en 1874.

Ses amis, cependant, lui réservaient une récompense digne de ses mérites. Il fut presque aussitôt appelé à la direction de *beneficencia y sanidad* (directeur de l'Assistance publique).

Le centre de direction n'oubliera jamais les réformes qu'il y introduisit. En effet, son projet de loi changeait radicalement l'organisation de la salubrité civile et maritime, et il reste aujourd'hui l'expression parfaite, le dernier mot des progrès scientifiques accomplis en ce qui concerne l'hygiène publique.

Peu après, M. de Rute fut nommé sous-secrétaire d'État au ministère de l'Intérieur. A ce poste d'honneur, il se fit remarquer par l'habileté et le tact avec lesquels il toucha aux affaires les plus délicates et démêla les plus compliquées. Puis, il passa au sous-secrétariat de la présidence du Conseil des ministres. C'est à ce moment que, dans la *Nouvelle Revue Internationale*, les *Matinées Espagnoles*, fondée et dirigée par sa femme, il critiqua la conduite de l'ambassadeur d'Espagne à Paris, le duc de Fernan-Nuñez, lors du passage d'Alphonse XII à Paris, ce qui provoqua simultanément la démission de l'ambassadeur et la sienne. Elles demeurèrent inacceptées jusqu'à la chute du ministère, auquel succéda le cabinet Posada-Herrera.

Dès que la gauche fut solidement groupée, M. de Rute détermina une ère de conciliation avec le parti libéral. Ses discours des 19 et 20 décembre 1882 furent les premiers symptômes d'intelligence entre les anciens constitutionnels et la gauche. Ils contenaient de véritables prophéties, réalisées point par point en 1884.

Plus tard, quand le cabinet Posada-Herrera voulut attirer Sagasta, M. de Rute, appuya encore les idées de concorde pour amener la formation d'un parti réunissant « depuis Alonzo Martinez jusqu'à Christino Martos ».

Bien ce que fût la politique que Sagasta devait réaliser par la suite, M. de Rute, qui en fut l'initiateur et le champion convaincu et constant, souffrit de tant d'amertumes et de dégoûts qu'il s'éclipsa momentanément, se bornant à insister, dans la presse politique sur la nécessité d'une réconciliation entre libéraux. Quand, à la mort d'Alphonse XII, M. Sagasta revint au pouvoir, M. de Rute déclina toutes les propositions qui lui furent faites jusqu'au moment où se réalisa l'union en vue de laquelle il travaillait. Élu député de Velez-Malaga, il ne se décida à accepter son mandat que sur les pressantes instances de ses amis. Il donna sa démission de chef des travaux publics de la province et prit place à la Chambre. Dans son premier discours, que le *Diario de Secciones* reproduisait récemment, il défendit vigoureusement les intérêts de Grenade.

Il y a quelques jours, M. de Rute alla à Madrid, au nom de la Députation provinciale, pour soutenir encore les intérêts d'Almeria et de Grenade relativement au chemin de fer de Linares, et il sut trouver une formule que les représentants des deux provinces acceptèrent avec enthousiasme.

Ce fut dans cette expédition, où il cherchait les éléments d'une vitalité plus grande pour les Grenadins, qu'il trouva la mort.

Aussi bien ne vit-on rien d'étonnant à ce que sa maladie ait inspiré un aussi vif intérêt et la nouvelle de sa fin prématurée une si profonde douleur. M. de Rute était non seulement un savant et un homme politique, mais encore un poète; il avait été séduit par la beauté de ce pays où se réfugient tant d'infortunes, et dont il était l'espérance et s'était fait le champion aux Chambres.

Dire que ses amis portent au fond de leur cœur le deuil de celui qui vient de disparaître, c'est y associer la ville et la province tout entière, et la France, dont il était l'ami loyal et sincère, est un des peuples parmi lesquels il comptait le plus de camarades, de maîtres, d'élèves, de relations d'affaires, de science et de politique.

La Epoca, 8 avril :

Il y a huit jours, don Luis de Rute, le sympathique orateur, causait allégrement avec nous. Le mercredi, 3, nous apprimes son retour dans la cité du Darro et le commencement de sa maladie. Hier, le télégraphe nous apprenait la triste nouvelle de sa mort.

M. de Rute était doué d'une rare intelligence, d'un caractère généreux et d'un jugement très droit.

Comme ingénieur des ponts et chaussées, il a laissé des souvenirs inoubliables à Bologne. En tant qu'homme politique sa parole était des plus favorablement écoutées aux Cortès, où il prononça des discours importants.

Affilié au parti libéral, uni par les liens d'une étroite amitié avec Sagasta, il occupa des postes considérables, entre autres ceux de sous-secrétaire d'État de la présidence du Conseil des ministres et du ministère de l'Intérieur, et de directeur de *Beneficiencia y sanidad*.

La mort a mis fin à une vie heureuse, pleine d'avenir, arrivée à peine à toute sa maturité et à toute sa vigueur, puisque M. de Rute ne comptait que quarante-quatre ans.

Que notre ami repose en paix, et que Dieu donne à sa famille la résignation nécessaire pour supporter un tel malheur !

El Popular, 8 avril :

Comme, hélas ! nous le pressentions, notre cher et illustre ami, don Luis de Rute, est mort, samedi, à 7 heures du soir, emporté par la maladie contractée à Madrid à son dernier voyage. C'était une des plus grandes intelligences de ce temps, un des cœurs les plus nobles et les plus généreux qui aient jamais battu, un caballero sans tache, un ami franc, sincère et loyal ; sa mort a produit en Espagne un deuil général, l'explosion d'un sentiment né de l'âme, qui s'impose par lui-même, qui ne doit rien à la situation sociale, à la fortune, à la vanité humaine. Rute n'avait pas d'ennemis. Ceux qui le voyaient sympathisaient de suite avec lui ; ceux qui lui parlaient, ne fût-ce qu'une fois, se prenaient à l'aimer.

Nous ne traçons pas sa biographie, nous versons une larme sur sa mémoire, nous déplorons sa mort, et nous remettons à plus tard le résumé d'une vie aussi courte que remplie. Il nous suffit de dire que la carrière littéraire et scientifique de Rute fut des plus brillantes. A l'âge où d'autres commencent leurs études, sa réputation d'ingénieur était déjà enviable ; il occupa les premiers postes dans l'administration du pays, il laisse des livres qui rendront son nom glorieux, il brilla comme polémiste, et sa réputation, quelque grande qu'elle fût, resta au-dessous de ses mérites et ne put égaler que sa modestie presque invraisemblable. N'est-ce pas le meilleur éloge que nous puissions faire de l'ami que nous venons de perdre, aujourd'hui où abondent tant de gens qui, avec une audace incroyable, exploitent tout ce qu'ils croient pouvoir donner de relief à leur misérable personnalité ?

L'enterrement de M. de Rute a été une véritable manifestation de douleur populaire et un magnifique hommage rendu aux nobles qualités, à la haute situation, aux vertus du défunt.

Longtemps avant l'heure fixée pour le départ du cortège funèbre, la rue de Mendez-Nuñez et toutes celles avoisinant la maison mortuaire, étaient littéralement envahies par une foule représentant toutes les classes sociales de Grenade.

A 5 heures le cortège se mit en marche. Le cercueil était placé sur un magnifique char funèbre tiré par six chevaux caparaçonnés luxueusement. D'innombrables couronnes recouvraient le cercueil, parmi lesquelles on remarquait celles du corps des ingénieurs, de la Chambre de commerce, du Casino principal, du Corps auxiliaire des œuvres publiques, du Liceo artistique et littéraire,